

Un virus antialcoolique ?

Des ligues antialcooliques anglo-saxonnes en rêvaient, le président Macron l'a fait.

Ce fut certainement pour lui un cauchemar de devoir interdire de consommer de l'alcool sur la voie publique ; sur tout le territoire et 24 h sur 24. Cette obligation va bien au-delà des mesures locales et temporaires qui avaient pu être prises auparavant à l'occasion de manifestations sportives ou dans certains quartiers « chauds ».

Souvenons-nous de l'interpellation faite au Président dans notre journal (PdV n° 52) lorsqu'il avait déclaré qu'il ne fallait pas « emmerder les Français » avec certaines mesures de prévention du risque alcool (il s'agissait de la loi sur la publicité).

Souvenons-nous de la réponse qui n'en était pas une de son chef de cabinet (PdV n°53). Nous avons cessé la discussion. Mais nous pouvons la reprendre, pour une fois en plai-

gnant les gouvernants contraints d'en arriver à cette mesure extrême.



Anonyme J'suis du Tiers-État, ç 1789,
Musée Carnavalet

J'ai souvent parlé de l'alcool comme une petite molécule de formule très simple $C_2H_5 OH$ responsable d'énormes dégâts. Depuis plus d'un an, c'est un micro-organisme qui bouleverse la vie des humains. Ce virus empêche maintenant de déboucher les bouteilles et de décapuler les canettes.

Comme tous les Français, buveurs d'alcool ou non, nous avons hâte de retrouver le monde d'avant, avec quelques améliorations, si possible. Oui, car interdire, nous n'y sommes pas favorables, ni pour les personnes en difficulté avec l'alcool – qu'il faut motiver autrement – ni pour les autres, ceux

qui peuvent boire sans trop de danger qu'il faut surtout informer sur les risques de leurs consommations.

par Michel Craplet

Activités de l'association

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

ACCUEIL

Rencontres informelles entre malades alcooliques, rétablis, futur rétablis, hospitalisés ou non. Le jeudi de 14 h à 16 h 30 et le samedi de 14 h à 17 h. Le jeudi, à 16 h 30, un débat est organisé par un alcoologue.

BIBLIOTHÈQUE

Ouverte pendant l'Accueil, la bibliothèque de l'Ursa comprend plus de 600 titres (romans, polars, témoignages, etc.) relatifs aux addictions. Des catalogues sont disponibles. Moyennant un chèque de caution de 30 €, un seul livre à la fois et pour une durée d'un mois maximum.

RANDONNÉE

Depuis 1994, nos randonneurs patrouillent les forêts franciliennes, au gré des opportunités. Promenades détendues agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie (consulter le tableau d'affichage en salle d'accueil).

Randonnées

Dimanche 2 août 2020

Forêt de Marly

Dimanche 6 septembre 2020

Forêt de Meudon

Dimanche 4 octobre 2020

La Coulée verte

Dimanche 3 janvier 2021

Bois de Boulogne

Dimanche 7 février 2021

Forêt de Fausses-Reposes

Dimanche 7 mars 2021

Forêt de Meudon

Les randonnées de novembre et décembre 2020, comme celle d'avril 2021, ont été annulées en application des mesures sanitaires nationales.

Activités du service ouvertes à tous

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

Renseignements : 01 77 70 29 50

Le Grand Cirque

2^e vendredi de chaque mois à 10 h 30.

Théâtre : Florence Gardes

→ Perfectionnement (rétablis) : lundi soir 19 h à 21 h 30.

→ Initiation (hospitalisés et ambulatoires) :
lundi 16 h à 18 h.

Arts plastiques :

Nadine Amorim et Yolande de Maupéou

Mercredi de 9 h 30 à 11 h 30

et jeudi de 19 h à 21 h

Atelier Gestion des émotions :

Carole Bourdarias

Démarrage prochainement

Centre Arthur-Rimbaud de Boulogne

Renseignements : 01 77 70 75 87

Groupe Patients

Animé par des professionnels du Service
le 1^{er} et le 3^e mardis du mois (18 h 30 à 20 h).

Atelier d'autoactivation :

Oleg Bykhowskiy

Mardi de 9 h 30 à 10 h 30

Théâtre : Florence Gardes

→ Théâtre Rubrique à Brac : le mardi de 14 h à 16 h

→ Atelier Jeu d'écriture : le jeudi de 9 h 30 à 11 h 30

→ Atelier Film débat : le vendredi de 10 h à 12 h

Réunions du Conseil d'administration

Lundi 6 juillet 2020

Lundi 7 septembre 2020

Mardi 26 janvier 2021

Mardi 4 mai 2021

Activités et pandémie

Le Grand Cirque reste suspendu. Dans un souci de continuité, les autres activités sont adaptées quant à leur forme, leur contenu et leurs horaires en fonction des restrictions sanitaires. Renseignez-vous !

L'Accueil de l'URSA est restreint aux patients hospitalisés, aucun visiteur extérieur n'est admis.

Introspection constructive à caractère évolutif

par Laurent

Ma santé avant tout, si je vais bien cela rayonne autour de moi, sans être narcissique juste me remettre au centre de mes priorités.

Ce voyage intérieur pas forcément facile, et oui c'est tellement plus simple de glisser les poussières sous le tapis, mais ça ne résout rien...

Je m'attache à être attentif aux petits bonheurs du quotidien et ils sont nombreux quand on sait regarder, pourquoï s'en priver.

De l'état végétatif d'un consommateur excessif émotionnellement fragile grâce à cette introspection constructive à caractère évolutif je comprends juste qui je suis, ce qui est bon pour moi en homme éclairé.

De l'addiction à la diction ce ne sont pas ces quelques vers parfois luisants qui démontreront le contraire.

Ça paraît pompeux à première vue... ce n'est pas faux !

En décomposant on comprend mieux, l'introspection est juste la démarche intérieure, le regard éclairé en soi, sans se mentir, une vraie sincérité et pas un survol en évitant les obstacles douloureux ni les petits plaisirs cachés. Une tentative de compréhension de la réalité de ce que l'on est...

Constructive... une fois avoir fait ce chemin ; rebâtir, une pensée objective, et valorisante sans être utopiste ni dans l'excès car on revient vite dans la réalité de soi donc imparfaite. Il s'agit de remettre chaque chose à sa place afin de se reposer sur une base solide sur laquelle on pourra se reconstruire sans jamais oublier qui nous sommes au fond pour se projeter.

De l'opératif, acteur de sa vie au spéculatif, architecte de notre pensée en mouvement avec espérance et conscience. Avancer dans le parcours de soin avec patience et détermination. Être en capacité de constater la progression sur le chemin parcouru.

L'Introspection constructive à caractère évolutif n'est donc pas si pompeuse.

Ainsi la pratique de l'égo-thérapie ou l'égoïsme thérapeutique comme j'aime à le dire,

« Les personnes sensibles ont toujours le cœur écorché,
L'âme à l'envers,
Les yeux brillants, une larme prête à couler,
Un sourire accroché aux lèvres prêt à exploser.
Elles vivent sur la balance des joies et des douleurs de la vie.
Elles ne sont pas parfaites, au contraire.
Parfois elles sont même autodestructrices, parce qu'elles respirent de la poitrine jamais des poumons.
Elles vivent à mille minutes de l'heure.
Les personnes sensibles savent sourire pour peu,
pleurer pour un rien.
S'arrêter attristées devant un arc-en-ciel
Sourire à un chat
Regarder vers la mer
Savourer l'infini de paix et de tourment.
Elles savent transformer le sable en poudre d'étoiles
Allumer un rêve dans le noir.
Les personnes sensibles sont là assises à l'écart,
En attendant le bon moment pour vous donner cette étreinte que vous attendiez.
Elles savent voir au-delà de l'apparence
Au-delà d'un sourire, au-delà d'une larme.
En plus de la colère, en plus de la douleur
Parce qu'elles vivent de cœur. »

Laurent

"Je vous parle d'un temps..."

(Charles Aznavour)



par Dominique Audouin

...Et de ce qui reste quand on a tout oublié?... À vrai dire, non, – je n'ai pas oublié grand-chose de ces trente-quatre années immergées dans le soin psychologique, à Saint-Cloud d'abord puis à Sèvres, – années d'une richesse privilégiée, en un séjour durable auprès des problèmes radicaux de l'existence tels que les alcooliques nous font – à nous soignants – l'immense cadeau de nous les confier, voire de les partager.

Car l'une des intuitions germinales du Dr Haas, le fondateur, c'était la foncière communauté des êtres autour d'un sort humain partagé, – la dépendance. L'évidence de la chose n'excuse pas qu'on l'oublie, car c'est à ce niveau radical que Haas – et aussi bien Rivière avec sa création de l'Ursa – voyait la connaturalité des soignants et des soignés, cette pensée organisant tant la conception stratégique du soin alcoolique que la tactique des actes hospitaliers quotidiens.

À l'aube de cette alcoologie, – plus que la technique et bien plus encore que le chiffre, c'était l'éthique d'avant les "comités" qui gouvernait le soin : j'ai pour toujours l'image de Haas – grand bonhomme mais petit homme – emmenant par la main à petits pas vers les salles un colosse docile, énorme, que l'alcool avait laissé enfant perdu.

De quoi est-ce que je dépends ? Qui est le maître de ma vie ? Est-ce que je veux quelque chose, – ou alors sont-ce les autres qui sur moi et pour moi, veulent en moi ? Quel est le Nord qui gouverne ma navigation ? Quels sont les signifiants-maîtres qui balisent le champ de mes mouvements, et donnent le chiffre de mes errances ?

Pour peu qu'on interroge soigneusement, on aura tôt fait de trouver ces questions pertinentes en chacun, – soi-même au premier chef –, surtout à une époque où la notion généralisée d'addiction multiplie les constats de libertés perdues ou mutilées.

Inutile de les recenser : cela va des substances toxiques au sport en passant par le travail, la bouffe, le sexe, le jeu, les diplômes, l'amour, le smartphone, – et la suite. Bref, dans le regard que je puis porter sur moi-même, les occasions et matières sont innombrables où je puis voir ma liberté aliénée, dans ces enjeux mêlés de jouissance et de souffrance qui font l'aura vénéneuse de la dépendance.

Dans la montée au zénith contemporain de ces addictions proliférantes, l'alcool et son image auront certainement été le modèle originaire : "*Passion alcool*", titrait Craplet en un de ses livres, contractant tout le problème en cette sobre apposition.

Et en effet, dans la posture passive à laquelle je suis réduit par l'état passionnel, je suis mû plutôt que je ne meus, et ce qui me fait vivre est en même temps ce qui m'éreinte, m'égare, me malmène et parfois me tue ; l'écho de la tragédie racinienne rejoint ici la pulsion de mort du père Freud.

Ceci dit, afin de faire contre-poids à cette thèse apparente d'une addiction généralisée, je dois bien admettre qu'à les envisager une-à-une, toutes ces matières à addiction sont visiblement disparates : pas plus de rapport entre la passion de l'alcool et celle du smartphone par exemple qu'entre la fièvre aphteuse et le bœuf bourguignon.

Quoique rassemblables sous le même terme générique, ces relations asservissantes ont évidemment leurs spécificités, et c'est d'ailleurs la méprise qu'ont commise les hautes sphères sanitaires à vouloir incarner en une réalité institutionnelle ce qui n'a de valeur que comme concept : l'"addictologie" comme telle conjoint verbalement et comiquement un bric-à-brac intenable ; d'être homogénéisables par la pensée puisque tous deux vertébrés ou écrits en cinq lettres, la carpe et le lapin n'en vi-

vent pas moins dans deux espaces mutuellement exclusifs.

C'est d'ailleurs une expérience hospitalière ancienne et confirmée que les usagers de drogues dures et les alcooliques ne font pas aisément société, tandis que des junkies accueillis dans le même hôpital mais dans différents services ne mettront que quelques heures à s'identifier et se regrouper spontanément.

En considérant cette disparité hétéroclite – et presque ségrégative – de différents dépendants, me vient cependant le souvenir d'une exception et de moments au moins de compagnonnage heureux entre alcooliques et durs de la drogue : le Grand Cirque.

J'ai le souriant souvenir de ces Narcotiques Anonymes qui au fil du temps, s'étaient sentis chez eux dans ce Cirque pourtant consacré nominale-ment à l'alcool, aux groupes d'entraide, aux proches, – mais finalement ouvert à quiconque disposé à sortir du bois, et à s'exposer au risque sans filet du témoignage, d'une rencontre de parole qui se tente sans l'appui des défenses ordinaires.

Haas dans son livre évoque le pic d'angoisse qu'il éprouvait au seuil de chaque réunion, et quiconque a eu l'occasion de présider au Grand Cirque le sait : c'était – du moins pour moi – une expérience forte, secouante ; certes, on pouvait se sentir porté par une tradition de plusieurs décennies, mais justement non, – dans le bon cas, chaque fois était une première fois, comme en toute rencontre qui ait chance d'être vraie.

À ce propos, j'ai le souvenir amusé d'une dame qui me voyant arriver, me dit : "Vous venez à la conférence sans vos notes?". Bien sûr, il ne s'agissait pas d'une "conférence", et les "notes" auraient été risibles; les notes, écrites ou lues, je les avais pratiquées suffisamment longtemps comme jeune psychologue trop frais, – assez longtemps pour savoir qu'au-delà de celles nécessairement requises pour l'équipe et l'administration, les notes ne sont rien d'autre qu'un outil contraphobique défensif, servant à se remparder du patient et de la situation clinique, certes angoissante, mais justement – et par là-même –, lieu subjectif d'une effective rencontre avec le réel de l'autre, en deçà du leurre des images.

"L'angoisse, c'est ce qui ne trompe pas", – le mot de Lacan trouve là sa juste application, tandis qu'à l'inverse, l'image sera le narcotique trompeur par excellence : l'arrêt sur image, si bien nommé, capture, pétrifie, fixe la vie comme papillon clouté dans

sa boîte, et les stéréotypes figés, que ce soient ceux du malade comme ceux du soignant, trouvent là leur pernicious secret. Éloge de la singularité, donc, qui est l'irréductible, simple et pure vérité de notre personne, quand elle n'est pas abrasée par les normalisations égalisantes en tous genres.

Dès lors qu'on accepte de se délester du préconçu, du bien-connu, du trop bien préparé, on se risque à l'imprévu, et on peut cueillir la situation dans sa pointe vive, toujours neuve : au Grand Cirque, il fallait – et il suffisait – de larguer certaines amarres, de seconfer ou de se vouer en quelques sortes à tous les visages qui étaient là, pour que ceux-ci aussitôt nous offrent une prolifération de significations et de choses à dire, – dès lors non pas plaquées et hors-sujet, mais très précisément ajustées aux vérités humaines, – juste là, ici et maintenant.

En alcoologie, nous savons tous, soignés et soignants, que nous sommes là pour essayer de ne pas fuir; l'alcool est là bien sûr comme véhicule caricatural de la fuite, mais le psychisme humain comme tel consiste pour l'essentiel et pour tous dans le jeu des mécanismes de défense contre le réel.

Parmi ceux-ci, il en est un finaud, spécialement d'actualité, appelé "l'allégation de réalité" : un fait incontestable est invoqué, qui fait prétexte à l'évacuation sans commentaire et maintenant légitimée d'un autre fait de moindre force immédiate; exemple : le virus, face au fonctionnement naturellement hirsute d'une unité d'alcoologie.

Les nécessaires prudences ne sont-elles pas occasion en or et alibi en béton pour mettre au pas ces "alcooliques désordonnés" et leurs "complaisants soignants"? On sait que l'alcoologie n'a jamais été peignée comme la grande muette et ses défilés militaires. Mais avec l'imparable allégation du virus, c'est presque chose faite ; voilà asphyxiée et presque inactivée notre Ursa, dont l'échange pulmonaire entre le dedans et le dehors est justement le principe vital...

Mais le virus ne vaincra pas. Demain, nous tous – soignés, rétablis, soignants actuels ou anciens – reprendrons cette ample respiration qui fait la vie du réseau Haas; le poète l'a promis :

***"L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera"***

Le CSAPA de Sèvres à la Fondation Louis Vuitton

Création du dispositif « Art-thérapie au musée : l'hôpital "hors-les-murs" »

Par Nadine Amorim, art-thérapeute – août 2020



Le CSAPA de Sèvres a mené la première expérimentation française d'un dispositif d'art-thérapie au musée à l'automne 2019. C'est à l'heure du lancement de l'exposition « Le monde nouveau de Charlotte Perriand », que ce projet a vu le jour à la Fondation Louis Vuitton.

L'art-thérapie consiste en l'utilisation d'une pratique artistique à des fins psychothérapeutiques. La parole n'est pas au centre du dispositif. Dans un atelier d'art-thérapie, le thérapeute cherche à créer un espace intermédiaire d'expérience. C'est dans cet espace sécurisé qu'il est possible d'expérimenter en toute liberté la médiation afin d'entrer progressivement dans un processus de création visant un processus de transformation. Le psychiatre Donald W. Winnicott associe la créativité à la bonne santé du sujet : « *il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue* » (1). C'est la manière dont le sujet s'empare de la réalité et trouve des solutions dites créatives.

Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard. (Edition 2015), p. 127

En atelier, il ne s'agit pas de créer une œuvre, une production à tout prix esthétique comme c'est le cas dans un cours d'arts plastiques, mais davantage de se confronter à la matière et d'essayer de créer son propre langage. Un langage plastique qui offre un nouveau mode de communication, un autre moyen d'expression de soi et de ses émotions. Le rôle du thérapeute n'est pas d'interpréter les productions mais plutôt d'accompagner et de soutenir le sujet dans son processus créatif.

Un partenariat créé avec la Fondation Louis Vuitton

A l'automne 2019, un groupe de six patients suivis en ambulatoire par le Réseau Alcoologique Dr Haas s'est engagé dans le projet « Art-thérapie au musée : l'hôpital "hors-les-murs" », un dispositif expérimental dans lequel les séances d'art-thérapie du CSAPA s'exportaient un temps, à la Fondation Louis Vuitton.

Le dispositif s'est déroulé tous les lundis de 14h à 17h pendant huit semaines, du 9 septembre au 14 octobre 2019. La première et la dernière séance se sont tenues à l'hôpital Jean Rostand (Sèvres) dans la salle de réunion du CSAPA. La première séance consistait en une rencontre groupale de présentation du dispositif et des règles de l'atelier ainsi que des éléments d'organisation et la dernière séance en une consultation individuelle de bilan menée par l'art-thérapeute pour clôturer le cycle de huit séances.

« C'est assez libérateur en art-thérapie d'essayer, pas de réussir. Libérée de ce truc, le geste comptait aussi. En cherchant moins le résultat que le geste j'aimais mieux ce que ça donnait au bout du compte », témoigne l'une des participantes au cours de son entretien de bilan.

Les séances au musée se décomposaient en trois temps : une visite de quarante-cinq minutes de l'institution muséale, réalisée par un médiateur de la Fondation Louis Vuitton, un temps de pause et deux heures de séance d'art-thérapie menée dans



l'atelier du musée par Nadine Amorim, art-thérapeute au CSAPA.

Pourquoi déplacer l'atelier d'art-thérapie du CSAPA au musée ?

Ce dispositif s'inspire de l'expérience du Musée des Beaux-Arts de Montréal qui a créé en son sein un Centre d'art-thérapie qui collabore avec de nombreux professionnels du monde socio-médical et accueille, au fil de l'année, des groupes de patients autour de projets spécifiques.

Institution muséale reconnue pour son caractère innovant et située dans le secteur du Centre Hospitalier des Quatre Villes, la Fondation Louis Vuitton s'est naturellement présentée comme le lieu où nous souhaitons mener cette expérimentation.

Concrètement, il s'agissait pour les patients qui ont accepté l'aventure, d'expérimenter un processus de création « Hors les Murs » et pour les soignants, d'étudier l'intérêt de sortir l'atelier de l'hôpital et de répondre à cette question : « Dans quelle mesure, franchir un espace muséal non seulement pour observer des œuvres mais également pour créer dans un atelier au sein d'un haut lieu de culture plutôt qu'à l'hôpital, peut permettre d'avancer un travail psychothérapeutique ? ».

Les résultats étant concluants, il apparaît que ce

dispositif fait véritablement sens et que le fait de créer dans un haut lieu de culture a permis aux patients engagés dans ce processus, de réaliser un travail personnel et introspectif accéléré.

Une carte de vœux 2020 du Réseau Alcoologique Dr Haas, clin d'œil au partenariat avec la Fondation Louis Vuitton

Cette année, la carte de vœux du Réseau Alcoologique Dr Haas est une reproduction d'une des réalisations d'une participante au dispositif « Art-thérapie au musée : l'hôpital "hors-les-murs" ».

Le partenariat devrait être reconduit avec la Fondation Louis Vuitton au premier trimestre de l'année 2021, en fonction de l'actualité de l'épidémie de Covid 19, évidemment.

Si vous souhaitez participer à cette deuxième édition, vous pouvez en parler au médecin qui vous suit à Sèvres, contacter directement Nadine Amorim, art-thérapeute du CSAPA de Sèvres : n.amorim@ch4v.fr ou l'accueil CSAPA Secrétariat au 01 77 70 79 50.

Notes de lecture



Michel Craplet, *L'ivresse de la Révolution*, Histoire secrète de l'alcool, 1789-1794, Grasset, 2021, 290 pages, 22 €

Le Papier de Verre. *En 1992, il y avait déjà un exemplaire de la première version du manuscrit dans la bibliothèque de l'Accueil.*

Michel Craplet. La première version date de 1989. Elle aurait été publiée quelques années plus tard, si l'éditeur avec qui j'avais signé n'avait pas disparu dans l'alcool. Authentique ! il avait édité un livre sur les cires anatomiques écrit par Lemire avec photos. Il voulait faire le même « beau livre » avec la Révolution. En fait, je me suis aperçu qu'en continuant de travailler puis en réduisant mon texte afin de le rendre plus percutant à la demande de mon éditeur chez Grasset, je suis arrivé à une version proche de celle de 1989 qui ne prenait pas toutes les précautions méthodologiques que j'ai apprises ensuite. Mais j'ai tout de même ajouté ces discussions de méthode afin de ne pas

me faire descendre en flèche par la critique et de droite et de gauche.

Le Papier de Verre. *L'Histoire, un terrain glissant...*

Michel Craplet. Je vois comment certains confrères qui s'aventurent dans ce domaine sont approximatifs voire fautifs. J'ai lu récemment plusieurs livres grand public ou polémiques sur l'alcool et l'ivresse dans l'Histoire. Il faut vraiment utiliser toutes les informations données avec précaution. Par exemple, un auteur canadien, probablement considéré comme très sérieux, réédité en poche, explique que le Bon Samaritain avait rempli de vin la gourde du blessé rencontré sur la route. J'étais étonné que ce point m'ait échappé jusqu'à un âge avancé, même si je n'ai pas de Bible sur ma table de nuit. Mais en allant tout simplement lire l'Évangile suivant Saint-Luc, ce qui n'est pas difficile, on voit que le brave homme a seulement lavé les plaies du blessé avec du vin, un usage médical courant à l'époque. Oui, heureusement que le vin était utilisable par voie externe.

Le Papier de Verre. *Les effets de l'alcool sont connus depuis toujours. Qu'y a-t-il de si nouveau en 1789 ?*

Michel Craplet. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les vins, bières et spiritueux, y compris les produits de qualité médiocre, sont des produits rares et chers. Seule une toute petite minorité peut en profiter. Offrir à boire est un cadeau très apprécié. Puissant et difficile à maîtriser, l'effet de ces pots sur des gens qui n'ont pas du tout l'habitude explique en partie les excès. Les émeutiers, les massacreurs, les sans-culottes, ne sont ni des bandits ni des miséreux surgis du ruisseau, mais de petits bourgeois, marchands, maîtres d'ateliers, artisans, boutiquiers, dont les tricoteuses sont les dignes mères, épouses et sœurs.

Le Papier de Verre. *Et les partisans de l'Ancien Régime ?*

Michel Craplet. Je m'intéresse aux comportements pathologiques de tous les camps, y compris chez les « aristocrates ». Ceux-là ont les moyens, ce qui se retourne contre eux. Souvent, on peut parler d'alcoolisme chronique. Les frères Mirabeau en sont une excellente illustration. Il y a celui que connaissaient tous les écoliers, et puis Mirabeau-Tonneau qui mourra d'alcoolisme à l'Armée des Princes. Au roi Louis XVI, j'ai consacré tout un chapitre : une triple addiction, trop plein d'alcool, excès de table, passion de la chasse.

N'importe ! Pour moi alcoologue, ce n'est pas disqualifier quelqu'un que d'établir un diagnostic d'alcoolisme.

Le Papier de Verre. *La Révolution française ne s'explique pas par l'alcool, elle aurait eu lieu de toutes façons. Mais l'alcool y a joué un rôle ?*

Michel Craplet. Dans la chronologie de la Révolution, la consommation d'alcool n'est jamais la cause, mais elle est très souvent en cause. En particulier dans le déclenchement, la gravité, la durée et la répétition des violences criminelles. Peut-être aussi dans certaines prises de décisions. La Nuit du 4 Août a dû être chaude. Cette période de cocagne n'est d'ailleurs qu'une parenthèse. Dès 1794, fini de régaler les clientèles politiques. L'alcool redevient une marchandise de luxe réservée aux élites.

Le Papier de Verre. *Avez-vous en tête un prochain ouvrage ?*

Michel Craplet. À paraître le 30 juin prochain chez Odile Jacob, mes Mémoires professionnels, *L'Alcool, Première addiction*. Pour sortir d'un mal chronique. J'aurai préféré le titre *Tabou alcool*, pour faire le pendant de *Passion alcool*. Je vais développer une idée que j'ai déjà exprimée dans *Le Papier de Verre*, à savoir que la notion d'addiction et le concept d'addictologie font malheureusement disparaître la question alcool dans un fourre-tout apprécié par certains, comme les producteurs d'alcool et leurs alliés.

"Original"... "Étonnant"

Antoine de Baecque 


« Honneur à ce livre alerte et très documenté »

Frédéric Pagès 

« Écrit dans un style ironique qui fera froncer les sourcils des mandarins »

Jean Sévillia, 

« Un sujet tabou traité avec modération dans un livre passionnant »

Jacqueline St Victor, 

« Un ouvrage tout à fait étonnant »

Tamara Bongard, 

Les Suisses à Sèvres

En 1789, Sèvres est un point de passage obligé entre Versailles et Paris. Le pont de bois s'appuie sur l'île Madame, fief d'une blanchisserie, la Buanderie de Sèvres, propriété de la société Riffe qui la cédera plus tard au chimiste et tanneur Armand Seguin. Les 200 artisans de la manufacture royale travaillent la céramique dure, parfois à domicile. Comme Saint-Cloud et Suresnes, le village est apprécié pour le petit vin des coteaux qui aura laissé son empreinte dans la toponymie. Cette piquette sera l'instrument de la débandade d'un régiment d'élite. Il faut dire que ces Suisses ne sont pas suisses du tout, ce sont des Alsaciens et des Lorrains leurrés par les recruteurs des Treize Cantons, une malfaçon, presque une contrefaçon, et que ces pauvres garçons asséchés par les marches et les contre-marches en plein soleil sont désarmés par les bons (et les mauvais) procédés des habitants...

Jacques Étienne

« On connaît les effets de la consommation d'alcool sur certaines troupes fidèles au roi en lisant le Journal de marche du régiment de Salis-Samade. Dans la soirée du 14 juillet, la troupe fait retraite vers Versailles et un logement chez l'habitant est improvisé à Sèvres dans de mauvaises conditions. Le lendemain, les soldats sont invités "à se rafraîchir et à se reposer" par leurs anciens logeurs qui les avaient rejoints. Les soldats, "fortement liés avec leurs anciens hôtes et hôtesse" les suivent d'autant plus volontiers qu'ils veulent récupérer leurs effets personnels. Le lien se renforce : "On les régala si bien dans leurs anciens quartiers d'Issy, de Vaugirard et de Vanves qu'on eut soin de les enivrer complètement et de les faire conduire ensuite à Paris sur des charrettes. Le rédacteur du Journal ajoute que "plusieurs qui ne voulurent pas se rendre de bonne grâce furent forcés, le pistolet sur la gorge, de suivre leurs conducteurs". Le pistolet et, pour certains, une bonne gueule de bois facilitèrent cet enrôlement dans les rangs de la Révolution. C'est alors que soixante-quinze Suisses désertèrent. Faut-il s'étonner que ces Suisses aient rompu si facilement leurs engagements ? Faut-il s'étonner que le vin et l'eau-de-vie français les aient poussés à désertier, alors qu'ils avaient eu le même effet sur les gardes françaises quinze jours auparavant ? » (Michel Craplet, *L'ivresse de la Révolution*, pp 95-96).

Notes de lecture

de Jacques Étienne



Aldous Huxley.

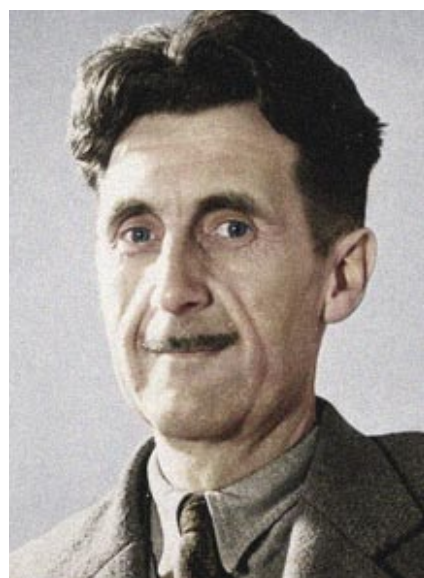
Aldous Huxley, *Les Portes de la perception*, 10/18

Poète et romancier, Huxley est connu pour *Le meilleur des mondes*. D'une expérience de la mescaline, sous-produit du peyotl, champignon mexicain (rien que du naturel), il a tiré un essai d'une soixantaine de pages. De tous temps, l'homme a recherché les paradis artificiels. La nocivité de l'alcool et du tabac n'est plus à démontrer. Pourquoi ne pas mettre à disposition une drogue prouvée inoffensive (à condition of course d'être en parfaite santé physique et mentale) ? Mon arrière grand-mère Le Gallo disait : « Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd. » On dit d'Huxley que c'est un membre de la classe supérieure qui écrit pour la classe supérieure. S'il en est ainsi, réjouissons-nous de ne pas en faire partie.

François Debré, *Trente ans avec sursis*, Folio

Un histoire affreuse. Comme les nôtres, je suppose. De l'opium à l'héroïne, le récit de la descente aux enfers d'un grand bourgeois, journaliste et écrivain. Fils d'un premier ministre, frère d'un professeur de médecine et d'un président du conseil constitutionnel, diplômé de Langues-O, première page du *Monde* à 25 ans, prix Albert-Londres, grand reporter à TF1, ce fleuron des élites échoue dans un couloir de l'AP-HP (pas de clinique privée pour lui) parmi des malheureux dont il fait un in-

ventaire à la Prévert : « Un clochard ivre-mort, un homme qui feint de délirer parce qu'il ne sait pas où passer l'hiver et qui simule avec application, une étudiante étrangère qui s'est fait agresser, violer, qui se terre comme un animal blessé, une femme qui a tenté de mettre fin à ses jours parce que son mari l'avait quittée, un toxicomane en manque, un Africain amnésique, des paumés, des exclus, des désespérés, de grands délirants qui entendent des voix, des chômeurs qui ont "pété les plombs [...]" des mystiques, des membres d'une secte, des gens de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les milieux sociaux. » Bref, de quoi monter un très bon groupe AA ou NA. En prime, six mois avec sursis pour détention, interdiction bancaire et contrôle fiscal au plus mauvais moment, comme vous et moi.



George Orwell.

George Orwell, *1984*, toutes collections de poche. Georges Orwell, Œuvres, La Pléiade, Gallimard, 2020

Déterré par des Béotiens, l'auteur de *Comment meurent les pauvres* est mis à toutes les sauces : anarchiste, souverainiste, socialiste... Voici un Orwell ivrogne.

Fin 1931, vêtu en clochard, il prend son brin dans un pub d'un quartier misérable, afin de passer Noël en prison pour étayer un papier. Titubant sur le trottoir, il est empoigné par les archers du bon roi Georges V. Hélas, les bobbies compréhensifs ne le

gardent pas assez longtemps : encore un gentleman à la rue qui noie son déclassement dans l'ale et le whisky ! Une telle curiosité journalistique ne fait pas de lui un poivrot.

En Espagne, chef d'un peloton de recrues, notre ami est mis à l'épreuve : « Ils allaient saouler ce grand Anglais [...] Ils sortaient l'une après l'autre



des bouteilles de ce vin fort d'Espagne et nous continuions tous à boire. Ils ne savaient pas que j'avais travaillé un an et demi à Paris dans des hôtels et des pubs et que je connaissais bien ce mauvais vin rouge [...] L'un après l'autre, ils ont commencé à s'écrouler et à tomber sur leur couchette. Nous n'étions plus que trois ou quatre [...] et depuis ils pensent que je suis quelqu'un et me traitent avec camaraderie et respect. » Cette cuite rituelle ne fait pas d'Orwell un alcoolique. D'ailleurs, a-t-elle eu lieu ?

Il ne faut pas imaginer que *Tragédie Birmane* (par exemple) est une expérience déguisée du sundowner : Orwell policier colonial a toujours boycotté les clubs des sahibs, il passait ses loisirs dans son bungalow, à bouquiner. Des récits simplifiés et adaptés comme *Hommage à la Catalogne* ou *La vache enragée* sont à prendre avec une pincée de sel, tant son œuvre a longtemps été caractérisée par une confusion entre souvenirs plus ou moins exacts, exagérations probables, fiction et documentaire.

Orwell déteste l'ivrognerie. Il haït les Écossais, cette « nation d'ivrognes », et il n'a jamais hésité à châtier à coups de canne les buddies trop bus pour tenir debout. Mais il n'aime pas non plus les buveurs d'eau ou de jus de fruits. Un homme du peuple est en droit d'aimer sa bière, cette pinte bien gagnée de fin de journée... À tous ses visiteurs de l'île de Jura, il offre quatre doigts (en large) de whisky net. Quant à lui, il aime « la cuisine et

la bière anglaises, les vins rouges français, les vins blancs espagnols, le thé indien, le tabac fort... »

Venons-en à 1984 : les masses laborieuses et les petits fonctionnaires boivent à gorge déployée, les premiers une lessive sans nom, les seconds un gin atroce servi dans des chopes de porcelaine sans anse, tandis que les élites se délectent avec modération de nectars... élitistes.

Yannick Haenel,

La solitude Caravage, Folio

Giovan Petro Bellori, *Vie du Caravage*, Traduction de Brigitte Pérol, Le promeneur.

Reconnu de son vivant comme le plus grand peintre de son temps, adulé, choyé par la meilleure société, c'est un homme de nuit longue qui bat les murs des rues chaudes, de tripot en bordel dont les filles et les gitons fournissent ses modèles. Une bonne cuite, une bonne bagarre, une étreinte sordide, rien de tel pour remonter le moral. Au petit matin, torturé par la gueule de bois, il se remet furieusement au travail. Il aura quand même passé à peindre et à rien d'autre la plus grande partie de sa courte vie. Une simple toile représente plusieurs milliers d'heures. Or il nous en aura laissé une bonne soixantaine. Un artiste, malgré et non pas grâce à l'alcool.

Cynthia Fleury, *Ci-gît l'amer, Guérir du ressentiment*, Gallimard

Psychanalyste, professeur au CNAM, titulaire de la chaire de philosophie à l'hôpital du GHU Paris-Psychiatrie, l'auteure est partie en guerre [je cite] contre le ressentiment, la rumination, la frustration, la plainte, ce mécontentement sourd qui gangrène la vie des hommes et des sociétés. Il faut dépasser le ressentiment, cette amertume qui peut avoir notre peau... en s'accrochant à cet humanisme démocratique qui permettrait à chacun d'affronter le réel.

Pierre Gaudriault (sous la direction de_), Andréas Becker, Valérie Blanc, Elsa, Jean-Yves Levental, Élodie Marchin, préface de Jean-Pierre Couteron, *Dits et non-dits de l'Addiction, Récits et essais sur l'expression dans l'alcool et les addictions*, Éditions Jacques Flament, Alternative éditoriale.

Encore un bouquin sur les addictions (nos addictions) ? Celui-là a le mérite d'exposer très clairement des situations complexes. J'avais toujours oui-dire que l'expression sous alcool ne vaut jamais rien. Eh bien, c'est parfois plus compliqué. N'hésitez pas. Lisez donc. (www.jacquesflamenteditions.com)

suite page 12

Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie)

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél.

Mail

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
 Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
 soit par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'U.R.S.A.

Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :

URSA-CSAPA,
Centre Hospitalier des Quatre Villes,
141, Grande Rue, 92310 Sèvres



Janis Joplin.

Jean-Yves Reuzeau, Janis Joplin, Folio

Une petite boulotte charitablement élu garçon le plus laid du campus par les petits camarades de classe. Elle en pleure. Ses parents avaient rêvé en faire une dessinatrice industrielle. Janis penchait plutôt pour la perforation de cartes IBM, moins technique que le dessin

industriel et légèrement mieux payée que le secrétariat. Et puis, à 17 ans, il y a eu la bière et le whisky texans, la marijuana et le peyotl mexicains, le rock et le blues sudistes, l'acide et l'héroïne de partout : « Je préfère vivre une dizaine d'années hyper à fond plutôt que jusqu'à soixante-dix ans, écroulée au fond d'un fauteuil face à une télé. Je ne veux rien faire à moitié et vivre uniquement l'instant présent. » C'est le dilemme d'Achille. Les dieux l'ont exaucée. Elle est morte à 27 ans, seule dans une chambre d'hôtel. Overdose d'héro. L'auteur de ces lignes (71 ans) vous écrit depuis un fauteuil confortable, entouré de bouquins passionnants, tasse de thé brûlant à portée de main. Une vieillesse heureuse, ce n'est pas plus mal...

Anne Case & Angus Deaton, Morts de désespoir, l'Avenir du capitalisme, traduction de Laurent Bury, PUF, 2021

Aux États-Unis, l'espérance moyenne de vie de la classe ouvrière blanche recule pour la première fois depuis la grippe espagnole de 1917, sous les effets conjugués du néolibéralisme, des suicides, des overdoses, de l'alcoolisme, de la chute des salaires et de la dégradation de la vie familiale. Le coût du système de santé yankee est extravagant et pourtant la santé des Américains est des plus médiocres. Les compagnies pharmaceutiques inondent le marché de poisons mortels à base d'héroïne. Les ambulances et les urgences ont été sous-traitées à des vautours qui volent l'argent des patients en détresse pour engraisser des sociétés privées et leurs investisseurs... Les auteurs, tous deux américains, restent attachés au capitalisme de Daddy. La solution rêvée serait un « capitalisme mieux surveillé et réglementé » (?), dans un contexte « démocratique » (c'est-à-dire sans taxer les profits. Ah mais...!). Un « bon » capitalisme ?

PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie
Centre hospitalier des Quatre-Villes
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud
contact@ursalcoologie.asso.fr

Directeur de la publication :
Dr Michel Craplet

Coordinateur de la rédaction :
Jacques Étienne

Maquette : Bernard Béguin

Dépôt légal : mai 2021
Numéro ISSN : 1168-6723

La rédaction n'est pas responsable des textes qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.